

https://dspace.org/

Vivre et dire la crise. Ce que la reconstruction narrative fait à la trajectoire d'Adnan Saad al-Din. Living and speaking the crisis. What narrative reconstruction does to the trajectory of Adnan Saad al-Din

Matthieu Rey

L'HARMATTAN
https://hdl.handle.net/10539/48549
SCOPUS

Downloaded from a DSpace repository. https://dspace.org/

Vivre et dire la crise. Ce que la reconstruction narrative fait à la trajectoire d'Adnan Saad al-Din

Matthieu Rey

Dans Cultures & Conflits 2024/4 n° 134, pages 27 à 44
Éditions Le Centre d'Etudes sur les Conflits, Liberté et Sécurité

ISSN 1777-5345
ISBN 9782336520278
DOI 10.4000/13mr1

Article disponible en ligne à l'adresse
https://shs.cairn.info/revue-cultures-et-conflits-2024-4-page-27?lang=fr

CAIRN.INFO

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.

Distribution électronique Cairn.info pour Le Centre d'Etudes sur les Conflits, Liberté et Sécurité.
Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.
Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Cultures & conflits
Sociologie politique de l'international

134 | été 2024
Les crises politiques au prisme des trajectoires militantes dans le monde arabe et ses diasporas

Vivre et dire la crise. Ce que la reconstruction narrative fait à la trajectoire d'Adnan Saad al-Din

Living and speaking the crisis. What narrative reconstruction does to the trajectory of Adnan Saad al-Din

Matthieu Rey

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/conflits/25881
DOI : 10.4000/13mr1
ISSN : 1777-5345

Éditeur :
CECLS - Centre d'études sur les conflits - Liberté et sécurité, L'Harmattan

Édition imprimée
Date de publication : 15 janvier 2025
Pagination : 27-44
ISBN : 978-2-336-52027-8
ISSN : 1157-996X

Distribution électronique Cairn

Référence électronique
Matthieu Rey, « Vivre et dire la crise. Ce que la reconstruction narrative fait à la trajectoire d'Adnan Saad al-Din », *Cultures & Conflits* [En ligne], 134 | été 2024, mis en ligne le 01 janvier 2028, consulté le 04 avril 2025. URL : http://journals.openedition.org/conflits/25881 ; DOI : https://doi.org/10.4000/13mr1

Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Le Centre d'Etudes sur les Conflits, Liberte et Securite | Telecharge le 18/11/2025 sur https://shs.cairn.info via INIST–CNRS (IP: 176.33.59.6)

Vivre et dire la crise. Ce que la reconstruction narrative fait à la trajectoire d'Adnan Saad al-Din

Matthieu REY

Matthieu Rey, historien, dirige le Département des études contemporaines à l'Institut français du Proche Orient et est researcher associate *au Wits History Workshop. Il conduit des recherches sur les formations politiques au Levant et en Afrique australe depuis le XIXe siècle et a dernièrement publié* When the Parliaments ruled in the Middle East. Syria and Iraq 1946-1963 *(AUC Press, 2022).*

Le 25 juin 1979. Alep (Syrie). Le colonel Yusuf organise la sortie des cadets militaires de confession non-alaouite pendant qu'un commando ouvre le feu sur les autres aspirants de l'Académie [1]. Dans leur grande majorité, les dizaines de victimes appartiennent aux premiers cercles [2] du régime de Hafez al-Assad. Aussi, les autorités se retrouvent sous le choc de l'inattendu [3]. Dans les jours qui suivent, elles mettent en œuvre une répression des plus systématiques, avec arrestations des jeunes hommes aux sorties des mosquées, suivies d'interrogatoires violents, intimidations, tortures et disparitions. Au cours des opérations, les autorités identifient la *talia al-muqatila* (avant-garde combattante) comme auteur potentiel de l'attentat, là où elles cherchaient les ramifications locales de complots irakiens. En quelques jours, le récit officiel se modifie sur la nature des responsabilités et des opérations. Pourtant, cet événement illustre plus qu'il ne résume, une crise politique ouverte en Syrie en 1976 et se réverbérant jusqu'en 1982 au moins [4].

---

1 . Sur le débat à propos du nombre de morts, voir Lia B., "The Islamist Uprising in Syria, 1976-82: The History and Legacy of a Failed Revolt", *British Journal of Middle Eastern Studies*, vol. 43, n° 4, 2016, p. 542.

2 . Pour reprendre la présentation du régime par Hanna Batatu, Batatu H., *Syria's Peasantry, the Descendants of its Lesser Rural Notables, and their Politics*, Princeton, Princeton University Press, 1999.

3 . Tlâss M., *Marâ Hayâtî*, Damas, Dâr al-Tlâss, 2007. L'auteur a pu conduire six entretiens biographiques approfondis avec différents sympathisants des Frères musulmans, à Istanbul, en mai 2017.

Parler de crise pour cette séquence permet de restituer toute une série de protestations diverses, de heurts, de combats, d'actions clandestines ou symboliques, variables en fonction de leurs acteurs, leurs motifs, et leurs finalités. Levée de drapeau à Deir ez Zur, dessin de graffitis à Damas, tenue de clubs à Homs, sont autant de traits des contestations auxquelles le régime Assad fait face, ouvrant un processus de type révolutionnaire [5]. Ce dernier vient de se restructurer autour du coup d'État de Hafez al-Assad, communément appelé le mouvement rectificatif, constituant un système de contrôle étroit sur la société. L'instabilité fondatrice de ce régime, faite de répressions violentes contre les mouvements de contestation, se réfracte dans une relation criminalisée à la société syrienne, qui est accusée *a priori* de menacer les autorités, qui en retour, n'hésitent pas à dénoncer toute forme de critique. Dans ce conflit, un faisceau d'acteurs regroupe aussi bien des sympathisants des Frères musulmans syriens que des défenseurs du socialiste Akram al-Hawrani, pour réclamer un retour à l'ordre constitutionnel. Mais la lutte, qui devient paroxystique [6] à partir de 1979, en vient à être résumée dans l'historiographie à l'affrontement entre Frères musulmans et régime, passant sous silence les aspérités, les multiples trajectoires, les alliances et mésalliances entre opposants divers.

Au-delà d'une relecture de l'historiographie forgée autour de cette binarité [7], le présent article entend revisiter la manière dont un de ses protagonistes – Adnan Saad al-Din, superviseur général des Frères musulmans syriens jusqu'en 1981 – repense cette séquence, à l'aune de ses mémoires. Son propos est de questionner les modalités de la médiatisation des événements passés [8], pour restituer comment elles participent du positionnement de l'acteur à différents moments le plaçant dans un certain registre de protagoniste [9]. Dire le passé devient une méthode pour s'inscrire dans un présent donné. Aussi, loin de voir comment son autobiographie sert ou non un méta-discours [10], il s'agit

4 . La fin de la crise des années 1980 est interprétée différemment selon les angles de vue : la lutte entre Hafez et Rifaat al-Assad pour diriger la Syrie, entre 1983 et 1984, doit-elle être intégrée à cette crise ? Faut-il privilégier la réintégration de la Syrie en 1989 au jeu régional ? 1982 et le massacre de Hama constituent-ils le point d'achèvement ?

5 . Rey M., *Histoire de la Syrie*, Paris, Fayard, 2018. Sur les années 1970, voir aussi Abd-Allah U. F., *The Islamic Struggle in Syria*, Berkeley, Mizan press, 1982 ; Hinnebusch R., *Authoritarian power and state formation in Ba'thist Syria: army, party, and peasant*, Boulder, Westview press, 1990 et *Syria: revolution from above*, Londres, Routledge, 2001.

6 . Pour reprendre le terme de Ingrao C., *Le soleil noir du paroxysme: nazisme, violence de guerre, temps présent*, Paris, Odile Jacob, 2021. Ce dernier souligne comment des moments voient un emballement de la violence.

7 . Seale P., *Asad of Syria: the struggle for the Middle East*, Berkeley, University of California Press, 1989.

8 . Pour une relecture de Paul Ricoeur (*Temps et Récit*, Paris, Seuil, 1983), voir Bensa A., Fassin D., « Les sciences sociales face à l'événement », *Terrain. Anthropologie & Sciences Sociales*, n° 38, 2002, p. 13. Les auteurs tentent de saisir ce que la mise en récit fait à l'événement, et comment l'acteur peut se positionner.

9 . Sur les registres de protagonistes, Deluermoz Q., Gobille B., « Protagonisme et crises politiques. Individus "ordinaires" et politisations "extraordinaires" », *Politix*, n° 112, 2015, p. 20.

ici d'interroger la manière dont elle permet à un acteur de modifier sa position au sein des registres de protagonistes, pour se faire spectateur, attitude qui l'autorise dans le contexte de l'après crise à réinvestir sa participation passée.

Au cours des années 2000, Adnan Saad al-Din publie cinq volumes reprenant le cours de sa vie, de celle de la confrérie frériste, qu'il rejoint au début des années 1950, et de la Syrie contemporaine [11]. La rédaction achevée de ses mémoires, il accepte de répondre au journaliste d'al-Jazeera relisant les mémoires récemment publiées pour l'émission *Shahid al-asr*. Les propos qu'il y tient affinent plus qu'ils ne corrigent la somme éditée. L'enjeu pour nous ici est de situer ce que la crise fait à ce protagoniste et comment elle est dite. Nous partons de l'hypothèse que la narration de la crise autorise certainement un réagencement des positions du protagoniste à l'aune des conséquences de la crise mais surtout parachève une reconversion militante autour de nouvelles valeurs, en adéquation avec le moment d'énonciation.

Loin d'être un anonyme de la contestation, Adnan Saad al-Din est une figure dirigeante de l'organisation. Issu de la seconde génération, qui ne connaît pas le mandat français et ne participe pas à la lutte contre le colonisateur, il entre en politique à la fin de l'ère parlementaire dans les années 1950, ce temps où la confrérie se structure en organisation partisane [12]. Il accède dans la seconde moitié des années 1970 aux responsabilités, devenant superviseur général de la branche syrienne. Cette lente ascension se déroule pendant et en parallèle des événements critiques des années 1970, au cours desquels il se retrouve à incarner un courant d'opposition et doit, après l'échec du combat, justifier de sa conduite au cours des années 1990-2000 auprès de la Confrérie et plus largement des Syriens. Cet article revient sur la mutation ontologique que le discours sur la crise permet à l'agent : d'acteur indéniable en tant que membre de la confrérie, il bascule grâce aux multiples récits dans un rôle de spectateur donnant la sensation d'un effacement devant les événements s'imposant à lui.

La présente analyse entend ainsi revenir sur l'incidence d'une crise sur la trajectoire de figures majeures et comment sa mise en récit permet de faire sens *a posteriori* à cette étape de vie et ainsi parachever une reconversion. Plus

10. François Furet emploie cette notion pour situer les mémoires de révolutionnaires, en soulignant le cadre général de la révolution, Furet F., *Penser la révolution française*, Paris, Gallimard, 1983.
11. Nous nous appuyons ici sur ses mémoires (*Mudhakkirat wa dhikriyat Ikhwan al-Muslimim fi suriya*, Le Caire, Dar al-Madbuli, 2006-2010, 5 vol.), les entretiens données à Al-Jazeera en neuf épisodes de 45 min (يدلا دعس نانعد | رصعلا ىلع دهاش), ci-après *Shahid al-Asr*, et des campagnes d'entretiens avec des activistes syriens de diverses obédiences (janvier-décembre 2012, Damas-Alep-Homs, octobre 2014, Zaatari, Beyrouth, Baalbeck, Gaziantep, mai 2017, Gaziantep) réalisées entre 2012 et 2017 à Istanbul, Damas, Beyrouth et Amman.
12. Barut J., Darraj F. (eds.), *al-Ahzab wa-l-harakat wal-jama'at al-islamiyya*, Damas, Arab Center for Strategic Studies, 2000 ; Lefebre R., *Ashes of Hama: The Muslim Brotherhood in Syria*, Oxford, Oxford University Press, 2013.

encore, il s'agit de réfléchir aux liens entre témoignages, entretiens et mémoires autobiographiques pour préciser les données de l'illusion biographique, en s'intéressant à ce que l'acteur met en jeu en participant à une relecture du passé [13]. Pour cela, il faut tout à la fois préciser ce qui se déroule pour ce personnage, pendant les épisodes de la crise, afin de voir ce qui se brise et ce qui prend forme. Il s'agit d'envisager comment la relecture de la crise participe d'un nouveau jeu politique à l'aune des années 2000, pour enfin préciser le « je » de l'acteur.

Vivre la crise

Originaire d'Hama, Adnan Saad al-Din apparaît comme l'une des figures controversées dans l'histoire de la Confrérie, dans la mesure où il dirige les Frères musulmans syriens pendant les principales confrontations avec le régime de Hafez al-Assad, entre 1975 et 1981. D'origine urbaine, sa famille n'appartient pas aux notables de la ville [14]. Il poursuit cependant des études religieuses en Syrie puis en Égypte, occasion pour lui de découvrir la confrérie par des contacts réguliers avec le superviseur général syrien de l'époque, Mustafa al-Siba'i. Il relate dans ses mémoires son goût pour le politique, soulignant son incompréhension lorsque les Frères musulmans refusent de concourir aux élections de 1954 [15]. Sympathisant des Frères, il s'en éloigne en 1960 durant l'Union avec l'Égypte [16]. Cette attitude s'explique par la fermeture de l'espace politique syrien, les débats internes autour de la succession de Mustafa al-Siba'i et sa propre implication dans l'Union nationale (*ittihad al-qawmi*). Ceci le porte à des missions extérieures qui l'occupent jusque dans les années 1970. Il part vers le Golfe. Son engagement contre Israël lui fait espérer un séjour en Afrique du Nord, mais il en est débouté et forcé de résider dans les nouveaux pays arabes émergents. Ceci ne l'empêche pas de suivre les événements de sa ville natale, avec la première répression en 1964 [17]. Pour Saad al-Din, ce moment cristallise la crise à venir avec l'avènement des représentations islamistes contestataires et la révélation du caractère criminel du régime.

Au début des années 1970, fractionnement de la confrérie – historiquement liée au poids des centres urbains en Syrie et des bureaux de la Confrérie

13. Bourdieu P., « L'illusion biographique », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, vol. 62, n° 1, 1986, pp. 69-72. ; pour une analyse des autobiographies arabes, Charif M., Ezzerli K., *Al-Sîra al-dhâtiya fî-l-bilâd al-shâm*, Damas, Presses de l'Ifpo, Mada, 2010.
14. Terme renvoyant aux figures intermédiaires entre les autorités impériales et les communautés. Philip Khoury en propose une liste exhaustive pour le XIXe siècle, qui reste valide jusque dans les années 1960, Khoury P., *Urban Notables and Arab Nationalism: The Politics of Damascus 1860-1920*, New York ,Cambridge university press, 1983, p. 44.
15. Saad al-Din A., *op. cit.*, tome 1.
16. *Shahid al-asr*, épisode 1.
17. Un premier affrontement entre oppositions constitutionnelles dont les Frères musulmans et régime Baathiste éclate. Les opposants emploient des méthodes pacifiques, principalement un *sit-in*, dans la Mosquée Sultan. En retour, les membres du régime choisissent l'emploi de l'armée qui bombarde le dit lieu saint. Rey M., *op. cit.*

– et répression du régime conduisent à un duopole entre deux dirigeants, l'un d'Alep, l'autre de Damas, tous deux en exil [18]. Saad al-Din poursuit ses activités professionnelles dans le Golfe. Sans qu'il ne le précise, tout laisse penser qu'il enseigne aux Émirats. Il se rend régulièrement à Beyrouth pour visiter sa famille en Syrie. Dans ce contexte, il se rapproche des milieux fréristes au Liban, dont il est resté proche en dépit de sa non-affiliation à la Confrérie depuis 1960. Il devient pour les militants syriens au Liban, une figure extérieure aux luttes factionnelles internes à même de rassembler le mouvement.

Une série de réunions entre personnalités de la Confrérie conduit finalement à le faire désigner comme superviseur général de l'organisation en Syrie. Le bureau « de la guidance » (*maktab al-irshad*) en charge des nominations, devant lequel il ne se présente pas, entérine l'évolution. Le recours à Saad al-Din devrait en effet permettre à cette figure extérieure aux factions syriennes, connue pour une ligne de lutte affirmée, de rapprocher les camps en présence. Le durcissement de la répression, l'identification plus claire du régime baathiste avec la minorité alaouite – Hafez al-Assad faisant adopter une nouvelle constitution en 1973, reconnaissant le président comme musulman – et les divisions partisanes au sein de la confrérie depuis le début des années 1960 poussent donc une nouvelle équipe à la direction. Aussi, Saad al-Din en contact avec les membres du conseil (*majlis al-shura*), instance consultative, et d'autres représentants des sections syriennes, entreprend de restructurer le mouvement.

Pour la branche syrienne des Frères musulmans, une première lecture de la désignation de Saad al-Din au poste de superviseur porte à le présenter comme une solution à la crise du mouvement, c'est-à-dire la mise en place de structures et de modes institutionnalisés de fonctionnement. Proche par son origine des milieux hamaiotes, il promeut une ligne plus radicale que celle endossée par Issam al-Attar, qui l'avait précédé au poste de superviseur dans les années 1960. Des divisions d'obédience religieuse pourraient se retrouver aussi dans ces positionnements : au salafisme de Damas répondrait une orientation soufie plus marquée des villes du Nord, ce qui ne préjuge pas des orientations politiques [19].

En parallèle de cette restructuration des Frères musulmans syriens, Marwan Hadid, sympathisant frériste et activiste en 1964 à Hama, forme un groupe s'entrainant dans les camps palestiniens et la côte, qui prend le nom postérieurement d'avant-garde combattante. Son idée est de renouer avec une approche violente de la contestation contre un régime perçu comme militaire [20]. La proximité de militants fréristes avec l'avant-garde brouille la divi-

18. Abdallah U., *The Islamic Struggle for Syria*, Berkeley, Mizan Press, 1983.
19. Pierret T., « L'émergence du salafisme politique », in Burgat F., Rey M (dir.), *D'al-Afghani à al-Baghdadi : histoire de la mobilisation islamiste*, Paris, La Découverte, 2022.
20. Pierret T., *Baas et Islam en Syrie. La dynastie Assad face aux oulémas*, Paris, PUF, 2011, p. 85.

sion des deux organisations [21]. Pour l'avant-agarde, les premières attaques procèdent par improvisation, que ce soit pour s'armer ou s'entrainer. Avant l'arrestation de son dirigeant Marwan Hadid, néanmoins, l'avant-garde combattante était devenue un groupe apte à combattre.

À partir de 1976, ces logiques internes aux deux organisations se déploient dans un nouveau contexte qui confère à la situation le caractère de crise : les frontières nationales se dilatent avec l'intervention militaire de la Syrie au Liban. En retour, l'avant-garde cible, attaque et assassine des membres du régime de manière plus systématique [22]. Cette crise catalyse une mobilisation plus large regroupant gauchistes, baathistes, frères musulmans.

Très vite, un rapprochement s'opère entre la Talia al-Muqatila et la Confrérie des Frères musulmans, forcée d'accepter la popularité des premiers et leur mode d'action. La rencontre de Beyrouth de 1978 fait que les premiers prennent la direction des opérations armées, alors même que les seconds peinent à mettre en place des entrainements et des modes d'action coordonnés [23]. Les actions se multiplient à l'encontre de personnes favorables au régime mais aussi de diplomates proches de ce dernier [24]. Saad al-Din poursuit la restructuration des organes fréristes. Aucun élément ne souligne une implication directe dans la lutte armée. Il accepte la montée vers un conflit ouvert à l'encontre du régime syrien, pour ne pas voir les dirigeants de l'avant-garde tel Adnan Uqla, ou hamaiote, le devancer [25]. Bien qu'il dispose d'une solide expérience à l'international, Saad al-Din ne semble pas apte – ou vouloir – promouvoir un rapprochement du mouvement avec des régimes étrangers hostiles à celui de Damas et ainsi constituer une alliance contre les Assad. Le point de bascule s'opère en 1979.

Un nœud événementiel se forme à l'été 1979. Au printemps 1979, les négociations entre les deux régimes baathistes syrien et irakien s'accélèrent en vue de parvenir à une unité. Deux éléments expliquent la démarche : le processus de paix entre l'Égypte et Israël fracture le front arabe, et fait donc craindre à la Syrie de ne plus disposer d'espaces de protection. En outre, Hassan Bakr, dirigeant baathiste irakien proche de la retraite, souhaite probablement favoriser une solution panarabe plutôt que d'ouvrir la voie à une succession de son

21. Entretien avec le dirigeant de la branche des Frères musulmans de Hama dans la première moitié des années 1970 (Amman, 2 Octobre 2014).
22. Archives diplomatiques de la Courneuve ; Lefebre R., *op. cit.* ; Dawisha A., *Syria and the Lebanese Crisis*, Londres, Macmillan Press ltd, 1980 ; Picard E., *Liban-Syrie, intimes étrangers : Un siècle d'interactions sociopolitiques*, Arles, Actes Sud, 2016.
23. Entretien avec des membres des Frères musulmans (Istanbul 4 mai 2017) ; al-Sharbaji A., *Jarida qa'id al-talia al-muqatila ikhwan al-muslimin fi sham*, Amman, 2010.
24. Notes, 1776/45, Archives diplomatiques de la Courneuve.
25. Carré O., Seurat M., *Les Frères musulmans : Égypte et Syrie (1928-1982)*, Paris, Gallimard, Julliard, 1983 ; Lefebvre R., *Ashes from Hama*, *op. cit.* ; Entretiens avec des membres actifs des Frères musulmans, Istanbul 2017.

second, Saddam Hussein. Ce dernier prévient le rapprochement par un coup interne, purgeant le parti baath. Il s'ouvre immédiatement à d'autres soutiens, et accueille bientôt Michel Aflaq, le fondateur du parti Baath. Cette lutte entre partis baath se reflète sur les scènes intérieure et arabe [26]. Dans les mois qui suivent, sans que les deux dynamiques ne soient liées, la branche de l'avant-garde combattante attaque l'académie militaire d'Alep. Ce second événement précipite en retour une répression plus systématique de la part du régime qui vit l'acte comme une tentative de mise à mort des familles dirigeantes.

Au sein de ces Frères musulmans, un rivage révolutionnaire – le choix du renversement du régime par la force – est contemporain de la répression massive. L'avènement de la révolution islamique en Iran doit avoir un écho mais Saad al-Din ne revient pas précisément sur ce point. Il promeut le front islamique révolutionnaire et en articule les principales idées en 1980 [27]. L'« autre » contre lequel le mouvement combat devient une alliance disparate de minorités [28]. La lecture explicitement confessionnalisante vise à forcer les populations alaouites à se distinguer du régime, qui lui au contraire est perçu comme un acteur des impérialismes contre l'entité musulmane.

La tentative d'assassinat de Hafez al-Assad, le 20 juin 1980, suivie de la terrible répression de la prison de Tadmor, et de la promulgation de la loi 49 interdisant sous peine de mort toute appartenance aux Frères musulmans, recompose les forces en présence. Saad al-Din prend immédiatement le chemin de l'exil. Cette réaction suit celle de ses prédécesseurs et s'inscrit dans les réseaux régionaux tissés autour de l'islam politique. Il choisit de se rendre en Irak, ce qui déclenche les hostilités avec les partisans syriens au Liban. Saddam Hussein accueille Aflaq et Saad al-Din, ouvrant un large front opposant syrien en exil. La variable islamiste s'adapte, dans le contexte de crise, aux champs de forces régionaux. Ce départ conduit à une absence *de facto* de direction centrale, alors que les militants de l'avant-garde combattante plaident pour la mise en œuvre du programme révolutionnaire et l'organisation d'une insurrection armée. Cet écart force aussi Saad al-Din à ne plus être en 1981 le superviseur général mais un simple membre. Bien que ce changement constitue un point majeur de son évolution, l'auteur reste allusif dans ses mémoires. Son départ de la direction suprême s'explique par la montée des violences et le soutien qu'apporte la branche alépine à cette orientation.

L'épisode paroxystique est bien connu : le 2 février 1982, l'avant-garde s'en prend aux cadres du parti Baath à Hama, qui sont mis à mort. Suit un

26. Kienle E., *Ba'th v. Ba'th: the conflict between Syria and Iraq, 1968-1989*, Londres, I.B. Tauris, 1990.
27. Notes 1776 dos. 40, Archives diplomatiques de la Courneuve, Álvarez-Ossorio I., Ramírez, N. "Los Hermanos Musulmanes en Siria: entre la confrontación y la concertación" in Álvarez-Ossorio I. et al., *El islam Politica en el Mediterraneo, Radiografía de una evolución*, CIDOB, Barcelone, 2013, p. 132.
28. Seurat M., *Un État de Barbarie*, Paris, Le Seuil, 2012.

appel au jihad dans la ville. Très vite, le régime mobilise les différents éléments armés, plaçant les militaires au-devant des opérations contre les populations, avant que les services de renseignement ne punissent systématiquement les zones insurgées. De Bagdad, dans les semaines qui précèdent, Saad al-Din organise le convoyage d'armes, en quantité et qualité insuffisantes, par les réseaux de contrebande irakien [29]. Ce soutien du régime de Saddam Hussein s'inscrit dans sa volonté d'incarner un panarabisme teinté de valeurs islamiques [30]. L'échec de l'insurrection et surtout la répression qui s'ensuit, jusqu'en exil, conduisent les militants de la confrérie à deux attitudes : pour une partie, l'exil armé en Afghanistan, pour l'autre, le départ vers les pays arabes, endossant un statut d'invités et devenant des figures déchues de l'islam politique, pour d'autres enfin l'Europe. Saad al-Din voit ainsi sa progression au sein des Frères musulmans s'interrompre, pour connaitre une nouvelle vie en exil.

Poursuivre le combat ou capitaliser sur un héritage politique

Devant l'impossible combat syrien, c'est dans l'exil que renaît le « je » de l'acteur [31]. L'incertitude prévaut en 1980. La crise syrienne en cours brise la possible ascension dans la Confrérie. Saad al-Din part précipitamment à Beyrouth pour rechercher les options d'exil [32]. Alors que la Jordanie semble toute désignée, par la proximité des branches fréristes et l'accueil favorable, deux ans après la tentative d'assassinat par le régime Assad de dignitaires jordaniens, proposition est faite de trouver refuge en Irak. Le régime de Saddam qui vient d'entrer en guerre contre l'Iran et qui poursuit une lutte régionale contre les influences syriennes, perçoit dans ces exilés de potentiels soutiens. Cinq membres dont Saad al-Din choisissent l'Irak en 1980 [33]. De là, il faut en premier lieu s'assurer d'une certaine conformité de l'exil avec le projet politique développé par Saad al-Din. Les soutiens en armes attestent de cela [34]. Cependant, l'initiative revient au régime irakien, aux dires de Saad al-Din, Saddam Hussein lui expliquant l'accord des deux projets. D'autres opérations en exil prolongent une participation à la crise syrienne. Ainsi, un front uni rapproche les forces baathistes soutenues par Bagdad et les Frères musulmans, pour dénoncer le régime de Damas et proposer une alternative. Ce front s'étiole avec la crise de Hama et ses lendemains.

---

29. Baram A., *Saddam Husayn and Islam, 1968-2003: Ba'thi Iraq from secularism to faith*, Washington, D.C, Woodrow Wilson Center Press, 2014 ; Conduit D., *The Muslim Brotherhood in Syria*, Cambridge, Cambridge University Press, 2019.
30. al Rachid L., *L'Irak de l'embargo à l'occupation : dépérissement d'un ordre politique (1990-2003)*, Thèse de doctorat, Paris, Institut d'études politiques, 2010.
31. Ses mémoires opposent le volume 4 où le « je » narratif disparaît là où le volume 5 sur les années d'exil lui laisse une large place.
32. Saad al-Din A., *Mudhakkirat*, *op. cit.*, tome 5, p. 35.
33. *Ibid.*, p. 42.
34. *Ibid.*, p. 58.

Que faire alors depuis un exil qui ne permet pas d'opérer en Syrie ? Le dirigeant de Bagdad assure quelque temps après l'installation irakienne que son régime suit les mêmes préceptes que ceux des Frères musulmans. Il promeut la fusion des dynamiques panarabe (*uruba*) et islamiste qu'il entend incarner [35]. Ce déplacement autorise après la crise, Saad al-Din à réviser partiellement sa propre analyse de la situation syrienne, ce qui se reflète dans la dénonciation du régime Assad. La crise bascule comme attaque contre l'arabité et l'islam [36]. Cette lecture revivifie l'anti-impérialisme, valeur cardinale du mouvement depuis ses origines. Au prix de ces arrangements, Bagdad devient un lieu d'exil durable à partir duquel Saad al-Din peut réinventer un rôle d'émissaire sans que ses ressources financières soient claires. Il peut dès lors s'éloigner de la confrérie sans perdre le capital symbolique acquis.

Capitalisant une appartenance à l'islam politique tout en se détachant du terrain syrien perçu comme condamné en raison des répressions féroces, il déploie au nom du régime irakien, une importante activité diplomatique. À partir de 1986, le front uni esquissé avec les autres composantes de l'opposition s'évanouit et Saad al-Din s'éloigne de la Confrérie. S'il parle toujours de son rôle diplomatique, il omet de préciser les fonctions exactes qui l'amènent à résider dans tel pays ou à rencontrer telle ou telle délégation. Il part ainsi au Soudan dont le régime se réclame de l'islam politique, se rapproche du parti d'Erbakan, principale force islamiste en Turquie, mais souligne ses dissensions au début des années 1990 avec le régime irakien. Il entame des pourparlers avec le parti Nahda en Tunisie. Le point d'aboutissement pour lui, concerne la fondation d'un bureau du Hamas à Bagdad, en dépit des désaccords avec Yasser Arafat : Saad al-Din célèbre ainsi la résistance palestinienne au nom de l'islam [37]. La narration capte l'héritage de la cause palestinienne en la colorant du lexique musulman. L'installation du mouvement en Irak parachève une reconversion comme promoteur d'un panislamisme autour du régime de Saddam Hussein.

Cette situation connaît une première inflexion en 1991, lorsque la seconde guerre du Golfe empêche son retour en Irak. Il demeure brièvement en Malaisie. Saad al-Din se montre alors allusif sur la sortie d'Irak. À l'orée des années 1990, il s'inscrit dans la nouvelle mouvance qui, de la Malaisie à la Turquie, participe d'une redéfinition de l'islam politique comme ferment de la politique de gouvernement. Il en serait une aide par son intense activité missionnaire depuis Bagdad. Le silence sur les conditions de départ indique l'ambiguïté du séjour. À un moment, il ne devient plus possible pour Saad al-Din de soutenir le régime de Saddam Hussein sans expliquer son choix.

35. *Ibid.*, p. 58.
36. Saad al-Din A., *Mudhakkirat*, *op. cit.*, tome 4.
37. Saad al-Din A., *Mudhakkirat*, *op. cit.*, tome 5, p. 82.

Ce silence souligne le renversement qu'il peut opérer face à la crise passée. Pour un aspirant au changement radical, le régime de Saddam Hussein pouvait se parer des traits du mouvement révolutionnaire, tout en conciliant les idées de l'islam politique. Le régime irakien défend encore les vertus de l'arabisme notamment face à l'Iran voisin, se conçoit sur le modèle de la transformation de la société, et promeut cet *ethos* de l'homme nouveau propre aux années 1970 [38]. L'adjonction des éléments du lexique islamique comme l'apposition d'Allah Akbar sur le drapeau dès 1980 et surtout le lancement de la campagne pour la foi, font du régime irakien cet hôte à partir duquel il est possible d'orchestrer une nouvelle existence missionnaire [39]. Au contraire, l'Arabie Saoudite devient hostile après 1990 aux idées des Frères musulmans, luttant contre leurs principaux penseurs [40]. Néanmoins les effets de l'embargo, les contradictions entre régimes turcs ou malais et l'Irak, et les lentes mutations de la scène politique islamiste poussent Saad al-Din à chercher un nouveau refuge, qui devient l'occasion d'une relecture de son passé.

C'est dans ce cadre que le fait de revivre la crise par son récit autorise une nouvelle inflexion biographique. Saad al-Din écrit ainsi ses mémoires depuis son nouvel exil, en Jordanie. Scène autorisée pour les mouvances fréristes, composantes sociales et pouvoirs jordaniens connaissent d'importantes transformations avec la succession d'Abdallah à son père Hussein. Plus généralement, la Jordanie devient un cas type des mutations locales des sociétés civiles [41] : bien que le pouvoir reste fortement autoritaire, des espaces de liberté autorisent l'expression d'acteurs se définissant comme libéraux. Au croisement de ces deux dynamiques, une partie des acteurs se revendiquant de l'islam politique font le choix de collaborer avec la monarchie afin de disposer de leviers plus importants d'action. Cette ouverture relative fait de la Jordanie, un lieu d'asile pour des figures comme Saad al-Din. Cependant, il doit proposer un discours cohérent sur sa propre trajectoire, afin de l'harmoniser avec ces derniers développements.

Alors qu'il s'exile de nouveau, le champ de l'islam politique est polarisé entre les courants majoritaires recherchant des compromis pour opérer avec les régimes, et une frange se radicalisant, capitalisant sur les combats d'Afghanistan et du Golfe pour mobiliser de nouvelles recrues. Les attentats du 11 septembre 2001 révèlent ce clivage. Or, une partie des idéologues soutenant ces opérations s'inscrit dans la continuité du combat syrien des années 1980 [42] : après l'échec d'une révolution islamiste syrienne, ils seraient venus en

38. Laurens H., Rey M., « L'avènement des régimes militaires au Moyen-Orient, réinterprétation de l'âge des révolutions », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n° 124, 2014, pp. 47-55.
39. al-Rachid L., *Irak*, *op. cit.*
40. Lacroix S., *Les islamistes saoudiens. Une insurrection manquée*, Paris, PUF, 2010.
41. Wiktorowicz Q., "Civil Society as Social Control: State Power in Jordan", *Comparative Politics*, vol. 33, n° 1, 2000, pp. 43-61.
42. Lefevre R., *op. cit.* ; Pierret T., *Baas et Islam en Syrie*, *op. cit.*

Afghanistan poursuivre la lutte et en théoriser les principaux éléments. Cette prise de position force les anciens combattants à répondre à l'accusation de terrorisme. Plus encore, il s'agit de conserver la capacité d'agir depuis l'exil.

Relater la crise pour se dire

Dans cette perspective, Saad al-Din lance une vaste entreprise de relecture de son passé. Il se pose comme acteur légitime en rappelant que l'histoire des Frères musulmans est alors, en 2005, méconnue ou déformée [43]. Cependant, positionnant sa parole comme légitime, il assume à la fois un statut d'autorité lié à sa désignation comme superviseur général, et joue de sa capacité à diriger les opérations, en recourant à la description ou au récit nominatif. Il complète l'entreprise dans le cadre des entretiens d'Al Jazeera pour lesquels il s'efface toujours dans l'escalade violente des années 1970-1980. Le récit devient une méthode pour s'imposer comme spectateur de 1977 à 1983. Pourtant ce moment décisif relève bien de sa direction. Dire la crise et parler du « je » deviennent antagonistes et scindent deux moments précis de vie.

Le silence qui s'abat sur la parole fériste se double d'un métadiscours du régime. Culte du chef à partir de 1985 [44], fermeture de l'espace politique au nom de la lutte contre les fondamentalismes, cessation progressive au cours des années 1980 du rêve révolutionnaire au sein des mouvances islamistes dans la région [45], retrait des figures dirigeantes des Frères musulmans de Syrie devant la répression. Cet état mémoriel renvoie aussi à un repositionnement de l'acteur. Saad al-Din se retrouve en exil et joue, depuis cette position, un rôle d'émissaire et d'intellectuel. Le refuge jordanien où il écrit ses mémoires, correspond par ailleurs à cette inflexion biographique. Après l'Irak de Saddam Hussein qu'il quitte au cours des années 1990, alors que la guerre Iran-Irak complique la vie sur place, le royaume hashémite offre pour de telles personnalités un espace domestique ouvert, pourvu que les activités militantes soient délaissées. Ces dernières se retrouvent davantage sur les scènes européennes pour la branche syrienne, en Allemagne ou à Londres. Les quelques voix opposantes ne trouvent guère d'audience en Occident, tant le métadiscours promu par le régime d'avoir écrasé l'islamisme, trouve écho sur place. La réhabilitation progressive du régime à l'aune de la transition des années 1990 en fait un garant de l'équilibre régional tandis qu'au contraire, les Frères musulmans syriens sont écartés de toute concertation sur le pays.

43. Jusqu'à la révolution de 2011, les ouvrages sur la branche syrienne sont rares. Voir Carré O., Seurat M., *op. cit.*, et Barut J., Darraj F., *op. cit.* ; Abd-Allah U. F., *The Islamic Struggle in Syria*, Berkeley, Mizan press, 1982 ; Lobmeyer H. G., *Opposition Und Widerstand in Syrien*, Hambourg, Deutsches Orient-Institut, 1995.
44. Un programme de construction de stèles, statues et représentations de Hafez al-Assad, débute sur proposition ministérielle, Rey M., *Histoire de la Syrie XIX-XXIe siècle*, *op. cit.*, p. 271.
45. Burgat F., *L'islamisme en face*, Paris, La Découverte, 2007, pp. 185-209.

Les mémoires relatant l'événement mais aussi les entretiens consécutifs donnés à al-Jazeera appartiennent à deux registres chronologiques différents. Débutées probablement aux débuts des années 2000, les mémoires en cinq volumes décomposent en cinq périodes l'action que souhaite présenter Saad al-Din. Le support mémoriel entend bien sûr réagencer l'histoire nationale et partisane autour d'une figure particulière pour constituer une série factuelle à vocation de véracité. Le choix même de son titre (« Mémoires et souvenirs des Frères musulmans ») pour une figure dirigeante qui n'assume des responsabilités que lors d'une brève partie de son existence, souligne d'emblée la volonté d'incarner un mouvement pour en répondre. Le premier registre tient donc à la justification en lien avec la mort de Hafez al-Assad (en 2000) qui ouvre un second temps mémoriel (après celui consécutif à la chute du régime libéral en 1963) au cours duquel les grands dirigeants syriens produisent de vastes œuvres pour comprendre la trajectoire du pays et replacer le massacre de Hama dans une évolution interne au système politique syrien. Dans ce sens, les mémoires de Saad al-Din jouent de l'intertextualité, répondant au défunt Akram al-Hawarani, dirigeant majeur de la gauche hamaiote qui fait paraître quatre volumes de quatre mille pages de mémoires à sa mort [46]. Plus généralement, les temps de l'indépendance et du premier régime Baath deviennent un champ d'investissement pour tenter de justifier ce qui a pu se dérouler, expliquant l'avènement d'un ordre autoritaire durable. Ce jeu de réponses participe aussi d'une grande mise en récit des chroniques délivrées de manière éparse par les Frères musulmans autour de l'échec de Hama dans l'exil [47]. En réinscrivant la crise dans une biographie, dans laquelle elle occupe les quatrième et cinquième volumes, cette série d'épisodes prend sens à l'aune d'un message d'ensemble sur la Confrérie, et non plus comme un réquisitoire contre des accusations proférées.

Le deuxième registre tient à la période d'écriture marquée par un grand bouleversement paradigmatique. Ce que l'on a pu qualifier d'« âge des révolutions [48] », c'est-à-dire le moment où les jeunes officiers arabes s'emparent du pouvoir au nom d'un idéal de transformation, s'étiole autour de la Guerre du Golfe et de ses lendemains. Les hérauts de cet âge meurent et leur succèdent des héritiers formés à de nouveaux standards. Entre ces deux mouvances, survivent les révolutionnaires des années 1970, ceux qui, de gauche ou islamistes, ont défié les Léviathans étatiques [49]. Saad al-Din représente l'une de ces figures. Il se retrouve confronté à un autre système de normes et de valeurs,

46. Ḥūrānī A., *Mudhakkirāt Akram al-Ḥūrānī*, Le Caire, Maktabat Madbūl , 2000.
47. Am'iyat al-Ikhwân al-Muslimin (dir.), *Hamâ, ma'sât al-'asr*, s.l., al-Tahalluf al-Watanî li-Tahrîr Sûrîyah, 1983 ; *Majzarat Hamâh : al-qissah al-haqîqîyah bi-al-asmâ' wa-al-waqâ'i wa-al-arqâm wa-al-suwar li-akbar majzarah fî al-'asr al-hadîth*, Le Caire Dâr al-I'tisâm, 1984 ; Lia B., *The Islamist Uprising in Syria*, *op. cit.*, pp. 541-559.
48. Laurens H., Rey M., « L'avènement des régimes militaires au Moyen-Orient… », *op. cit.*, pp. 47-55.
49. Hassabo C., Laurens H., Rey M., « Le Tournant 1979 », in Burgat F., Rey M. (dir.), *Histoire des mobilisations*, Paris, CNRS Éditions, 2022, pp. 205-222.

dans le mouvement même qu'il a entendu diriger et plus globalement dans les sociétés arabes du début des années 2000. Une notion résume par sa polyphonie et polysémie, cet air du temps : la défense de la société civile [50]. Autour de la promotion de ce qui ne relève pas de l'État, de ce qui autoriserait une ouverture voire une démocratisation, un ensemble de forces sont valorisées dans les discours autour du Moyen-Orient. Ces dernières ont en commun de vouloir agir pour l'élargissement des libertés. Ce tournant anime aussi le repositionnement des Frères musulmans syriens en exil, qui cherchent des accommodements avec le nouveau régime de Bashar al-Assad pouvant ouvrir un retour conditionné dans le pays [51].

Cette évolution du contexte politique met en péril et disqualifie tout support à l'affrontement violent des années 1970 : lutte armée et message révolutionnaire semblent autant de points dénoncés dans le nouveau discours, portant sur la réforme, les mouvements civils, les valeurs d'inclusion et de transformation. Dans cette perspective, les moteurs de l'action conduisant au soulèvement de Hama ne peuvent qu'être source dépréciative. Aussi, il faut renverser la perspective : dans son récit, les événements deviennent non une lutte légitime visant le renversement d'un régime autoritaire, mais l'effusion de violence sans gain notoire. Plus encore, l'appel jihadiste de 1980 fait écho directement à la radicalisation des mouvements marginaux qui, symbolisé par al-Qaeda depuis la fin des années 1990, apparaissent comme antithétique à une solution politique [52]. Un retournement s'opère donc que l'écriture mémorielle puis les témoignages sur al-Jazeera sous-tendent.

Dans ses mémoires, la crise prend place pour Saad al-Din dans un découpage précis : au tome 4, traitant des années 1977 à 1983. D'emblée le décalage avec la trajectoire personnelle devient évident. Ce n'est pas son élection comme superviseur général qui guide l'écriture mais au contraire, les données géopolitiques et politiques. Plus encore, le mode narratif se détache d'emblée de son auteur. Le volume débute ainsi par une analyse du rôle de l'ordre des avocats en 1973 et de leur relation à la Confrérie. Elections et bulletins invitant à un retour à l'État de droit constituent le prisme de lecture que propose Saad al-Din de ces années, alors que l'introduction de l'ouvrage questionne la relation entre la question de Palestine (*qadia falestine*) et le massacre de Hama [53]. Le retournement narratif permet d'établir un contexte général autour du dénouement connu – le massacre de 1982 –, d'une cause historique portée par la Confrérie et toujours de grande actualité à l'heure de la Seconde Intifada qui

50. Pour une analyse historique du concept, Bozzo A., Luizard P. J., « Introduction », in *Les sociétés civiles dans le monde musulman*, Paris, La Découverte, 2011, pp. 9-30. Pour comprendre comment cette notion devient vecteur de lecture, Norton A. (dir.), *Civil society in the Middle East*, Leiden, E. J. Brill, 1995.
51. Conduit D., *The Muslim Brotherhood in Syria*, *op. cit.*
52. Burgat F., *L'islamisme à l'heure d'Al-Qaida*, Paris, La Découverte, 2010.
53. Saad al-Din A., *Mudhakkirat*, *op. cit.*

symbolise les combats contre l'impérialisme portés par les Frères musulmans [54], et une perspective détachée de l'acteur pour placer la focale sur des institutions garantes de l'ordre constitutionnel. Plus encore, le découpage chronologique masque ainsi la direction de la confrérie que vient d'endosser Saad al-Din. Une autobiographie avec une focale partisane aurait en effet privilégié 1975, date de son élection à la tête de l'organisation, et non les événements libanais avec l'entrée de l'armée syrienne dans le pays. Au mieux, les branches fréristes sont des partenaires des ordres, des acteurs électoraux, des porteurs d'un message réformiste mais aucune référence à un affrontement n'est présente.

La narration qui s'enchaîne, devient fragmentaire et fragmentée refusant de suivre une évolution chronologique quelconque pour lui préférer l'analyse par événements, par épisodes marquants : l'attaque de l'école militaire d'Alep, l'appel à la révolution islamique, les massacres, les affaires libanaises, etc. Ce mode narratif accroît la mise à distance du narrateur – le « je » disparaissant – et estompe toute agentivité aux dirigeants du mouvement. Plus encore, scènes régionales et intérieures s'entremêlent. Hormis les luttes de faction, Saad al-Din profite de cette analyse pour détacher le choix de la violence de la direction, voire de la mouvance [55]. On peine à suivre l'incidence même des militants dans ces événements. Hormis les dirigeants aleppins, responsables du choix des armes et une accusation plus directe contre Adnan Uqla, de l'avant-garde combattante, nul autre protagoniste n'émerge. Sous une forme, Saad al-Din récupère le métadiscours du régime Assad pour en inverser les termes. La société syrienne – ou le peuple qui est nécessairement uni [56] – devient la cible d'une violence orchestrée par le régime sans que ses constituants politiques ne soient en mesure de formuler une réponse articulée.

Toute la logique démonstrative porte à croiser le combat contre Israël, dont les Frères musulmans se veulent les véritables héros, les formes diverses d'emprise impérialiste et les événements internes. Aussi les nouvelles orientations stratégiques, de l'Iran ou de l'Égypte, les développements libanais servent de contexte pour expliquer les ressorts des discours dirigeants, avec une longue analyse des propositions de Rifaat al-Assad [57]. Ce dernier, frère du Président, dispose d'une position importante dans le comité du parti Baath et dirige une milice massive dans les années 1970-1980. La désignation du Frère de Hafez al-Assad comme promoteur de la violence sert un contexte de réha-

54. Saad al-Din A., *Mudhakkirat*, *op. cit.*
55. Saad al-Din A., *Mudhakkirat*, *op. cit.*, *Shahid al-Asr*, épisode 5.
56. *Shahid al asr*, épisode 5.
57. Ce discours est bien sûr central dans la légitimation de la violence par le régime (Seurat M., *État de Barbarie*, Paris, Le Seuil, 1989), mais il n'est nullement dénoncé ou contraire aux orientations prises par Hafez al-Assad ou des autres centres de pouvoir (voir Batatu H., *op. cit.*, ou encore Ismail S., *The rule of violence: subjectivity, memory and government in Syria*, Cambridge, Cambridge University Press, 2018.)

bilitation : exilé en 1984, il devient celui vers qui les fautes du régime peuvent être rejetées. Ce discours ne peut qu'aller dans le sens du nouveau dirigeant Bashar al-Assad, menacé dans son ascension par le clan de Rifaat al-Assad, et maintenant la proscription sur le retour. Ce mécanisme permet de renverser les critiques adressées aux éléments radicaux jihadistes. Selon cette rhétorique, deux franges extrêmes apparaissent dans les camps du régime et de l'islam politique pouvant nourrir une radicalisation. Ce mode croisant complotisme, dans lequel les grandes forces internationales agissent au détriment de la capacité d'action des acteurs locaux, et accusation personnalisée cache davantage le rôle potentiel de l'acteur. Au mieux, Saad al-Din revient-il sur des réunions nouées en 1978, mais il demeure beaucoup plus lapidaire sur le mécanisme de la violence. Par ailleurs, il choisit dans l'administration de la preuve, de citer des organisations comme Human Rights Watch, pour documenter les crimes, s'inscrivant davantage dans un registre de plaidoyer universalisant.

La plus grande partie du volume porte alors sur les événements de Hama. Pour mettre en scène le massacre, Saad al-Din recourt à un *crescendo* des violences, rythmant les passages précédents par d'autres épisodes de répression, marquant ainsi la non exceptionnalité de Hama. Une fois encore, hormis l'attaque de l'académie, le registre discursif relève de la victime, non du guerrier, présentant les protagonistes comme les récipiendaires de la violence sans quelque agentivité possible. Dans cette perspective, l'insurrection, elle-même réactive, ne relève plus de la décision mais bien des suites circonstancielles. Saad al-Din ne peut ignorer le rôle des factions du mouvement présentes à Hama. Il corrobore le déroulé des événements avec un appel à l'insurrection suivi de la répression [58] mais édulcore une quelconque action venant des Frères musulmans. L'insurrection succède à l'engagement au Liban, pierre angulaire de la trahison du régime [59] ou du massacre de la prison de Tadmor. Les pages suivantes annoncent la répression de l'insurrection.

Le cadrage des événements procède d'un pas de côté. Une longue digression historique ramène le lecteur dans l'histoire antique et islamique de la ville, avant l'étude de son rôle dans la révolte de 1925 contre les Français. Ici, se trame un schéma de valeurs [60] mises en avant par Saad al-Din [61]. Par le biais de l'argument historique, il peut certifier de l'importance pour l'Humanité de la ville en raison d'un passé de long terme. Il déplace ensuite la focale sur la grande lutte anticoloniale, matrice de la Syrie indépendante. Le combat contre le colonisateur européen demeure la pierre angulaire de la légitimité postindé-

58. Saad al-Din A., *Mudhakkirat*, *op. cit.*
59. Saad al-Din A., *Mudhakkirat*, *op. cit.* ; Abd-Allah U. F, *op. cit.*
60. Pour reprendre le schéma d'explication proposé par Olivier Wieviorka dans lequel valeurs majeures et modalités d'action vont de pair. Wieviorka O., *Les Orphelins de la République*, Paris, Le Seuil, 2015.
61. Saad al-Din A., *Mudhakkirat*, *op. cit.* Il reprend un *topos* de la confrérie suggérant un caractère rebelle perpétuel de la ville.

pendance. Mais, plus que de vanter les vertus guerrières de la ville, ou la capacité organisationnelle des factions qui prennent part aux affrontements, le narrateur pointe les formes de répression pour rapprocher le déroulé des événements de février de ceux de 1925. Il peut ainsi s'effacer comme acteur, devant un vaste panorama qui ferait de la guerre anticoloniale le moteur d'une histoire opposant le peuple et des dirigeants extérieurs.

Dirigeant majeur de Hama mais aussi négociateur auprès de Saddam Hussein pour doter les équipes hamaiotes en armes, Saad al-Din devient, dans ses mémoires, le spectateur de la répression. À nul moment dans son récit il ne vit la crise mais assiste aux enchaînements dramatiques. Sur le même registre adopté précédemment, il est celui qui écrit les annales des drames, décomptant, nommant et précisant les destructeurs. La focale sur la victime [62] se retrouve de deux manières. La première tient dans le dénombrement et la nomination. Les listes de personnalités avec une indication du degré de véracité de son témoignage, servent de justificatifs de l'horreur [63] mais aussi de preuves à vocation quasi judiciaire. Saad al-Din devient la voix du témoin attestant pour l'avenir d'un passé qu'il a orchestré, une dimension qui s'efface dans la narration. En cela, il rejoint la mission de plaidoyer que popularisent les organisations non-gouvernementales relevant de la société civile mondialisée. Le recours aux droits de l'homme sert ainsi à affermir une position de spectateur sidéré devant la répression.

L'autre série d'observations porte sur les bâtiments et les sites patrimoniaux détruits. Une décennie après la guerre de Bosnie-Herzégovine, en 2005, au moment où Saad al-Din écrit ses mémoires, le terme d'urbicide prend une nouvelle coloration à l'aune des questions patrimoniales [64]. Les bâtiments mentionnés sont recensés en fonction de leur valeur pour un quartier, pour leur incidence sur le développement humain. Le parallèle ainsi créé inverse la perspective de la liste des victimes. Si ces dernières pouvaient laisser penser à une revendication d'ordre politique – les notables cités pouvant être sympathisants de la Confrérie – l'approche autour des bâtis historiques s'inscrit par rapport à une mémoire à portée universelle. L'auteur choisit et définit ainsi son approche en fonction non pas de la confession musulmane, ni de l'espace syrien, mais bien en regard de l'attention que ces sites mémoriels représentent au sein d'une communauté internationale repensée. Parachevant ainsi une migration épistémologique, ces mémoires inscrivent l'auteur comme le garant du crime, le témoin de cette société civile imaginée des années 2000, dont il se fait le chantre. Il conserve les outils du lexique musulman dans les introductions et références au prophète, mais déplace systématiquement la focale d'une *umma* musulmane à réinventer, vers une communauté internationale symbo-

62. Il rejoint la concurrence des victimes, voir Chaumont J.-M., « Introduction », in *La concurrence des victimes*, Paris, La Découverte, 2010, pp. 9-21.
63. Ismail S., *op. cit.*
64. Coward M., *Urbicide: The Politics of Urban Destruction*, Londres, Routledge, 2008.

lique. Jeu de l'histoire et des références, relater une crise en fait un moment de reconversion pour le « je » que souhaite alors assumer le protagoniste.

***

La mise en récit et les réponses aux entretiens peuvent mutuellement être pensées comme partie prenante du cadrage autour d'une crise [65]. Certes, le caractère militant et la carrière proche de la diplomatie assumée par Saad al-Din lui confèrent les outils pour recomposer son passé et revivre la crise selon une nouvelle perspective. La portée de cette trajectoire laisse transparaître une autre réalité : la narration de soi – volontaire comme dans l'exercice du souvenir ou plus forcée dans le cas de l'entretien – participent mutuellement d'une redéfinition des paramètres de ce qui fait crise. Alors, Saad al-Din peut figurer la lutte politique des années 1980 entre le régime syrien et les Frères musulmans comme le combat d'un régime bafouant les droits de l'homme contre une société vive. Tout en effaçant les autres composantes de l'opposition, il parvient en spectateur, à réinscrire ce moment critique de l'histoire syrienne dans le grand récit des sociétés civiles opprimées par les régimes autoritaires. À ce prix, son dernier exil fait du « je » le point pivot d'un non-acteur de la crise, laissant présager un rôle de témoin passif au regard de l'histoire.

Lire une crise à travers une autobiographie ou d'entretiens télévisuels autorise un double positionnement autour des événements critiques. Cette approche fournit une trame événementielle – raffinée par le fait de poser des questions plus directes dans le second exercice – mais aussi une mise en scène de soi. Ce que démontre la trajectoire de Saad al-Din est un point central de l'analyse des crises : tout exercice réflexif, qu'il soit sous la forme d'un écrit mémoriel ou d'un jeu de questions / réponses, conduit à une mise en récit qui conditionne les paramètres permettant de qualifier la situation en cours de crise. En cela, les rôles successifs d'acteur / spectateur, les variables soulignées, les points d'explication concourent dans le cas de la Syrie des années 1970-1980 à justifier l'idée que quelque chose se brise et s'amorce dans ce tournant violent. L'auteur – militant confirmé – joue de registre de preuves et de discours variés non pas seulement pour justifier une position de l'époque, mais bien plutôt pour fournir un cadre analytique des conflits entre Frères musulmans, peuple syrien et régime Assad. En cela, narration et vécu s'entremêlent pour asseoir la vie d'après de l'acteur évoqué.

Les modalités de repositionnement ici présentées restent nombreuses : changement de pays, abandon d'un cercle militant, choix de missions diplomatiques, soulignent comment les ressources accumulées préalablement à la crise peuvent être réemployées afin de dessiner un nouveau chemin politique.

65. Benford R., Snow D., « Processus de cadrage et mouvements sociaux : présentation et bilan », *Politix*, n° 99, 2012, pp. 217-55.

Cette opération est inséparable sous la forme du passage par la narration de l'événement. Aussi, vivre et dire la crise doivent corrélativement être pensés afin de saisir ce que les éléments du contexte d'énonciation permettent de comprendre sur les fluidités présentes dans le contexte de changements rapides. Cet effort se révèle heuristique pour articuler les niveaux micro et macro d'une crise et appréhender ainsi pourquoi des individus construisent une telle situation politique.